

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 37 [i.e. 36]

Artikel: On plliezi
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

CHAPEAUX EN PAILLE D'ALUMINIUM

LES hommes très savants, ont classé et étiqueté les grandes choses de la civilisation. C'est ainsi qu'on nous apprend qu'il y eut, entre autres, l'âge de la pierre polie, lointaine période... (Maintenant, la politesse n'est plus... même celle des pierres). Alors, que voulez-vous? Il a fallu trouver autre chose. Et, «l'homme sage» a trouvé le métal et le métal a remplacé la pierre, le bois, l'étoffe et le cuir.

Nous sommes loin des tribus de Canaques qui se nourrissent de la chair d'un buffle tué, s'habillent avec sa peau, se chauffent avec les os et fabriquent des pointes de flèches avec ce qui reste. Non! nous, nous avons le métal, et paraît-il, nous ne sommes que dans l'enfance de l'art d'en tirer tout ce qu'il est capable de nous fournir. Pensez aux maisons, par exemple. Vous avez admiré le béton armé, les énormes bâtisses érigées comme un jeu de plots; vieux procédés que tout cela! Maintenant, on vous construit la maison en fonte. Oui! de grosses plaques de fonte boulonnées et soudées à l'arc électrique. Que de chemin parcouru depuis les hommes des cavernes et Robinson Crusoe! Voilà les poètes obligés de reviser leur «outillage» lyrique. Plus de vieilles chaumines, fumant au versant d'un coteau, plus de façades vermoulues ou décorées par les intempéries. Incompréhensibles pour nos enfants, l'expression bien connue «des vieux mazots brunis»! Eux, chanteront la gloire des gigantesques «buildings» rongés par l'âpre rouille!

Les meubles, les vêtements, tous sont frappés! Pour ne prendre que les fermetures «éclair», avez-vous essayé de dénombrer ses victoires? Non? N'essayez pas, vous n'en finiriez point! On se demande avec stupeur où l'on va encore nous fixer ces fameuses fermetures! Que pensez-vous d'une civilisation qui ne sait pas ou n'a plus le temps de se... boutonner? Réfléchissez à la chose, il en vaut la peine.

Tenez, hier, je rencontre mon ami Polycarpe toujours «à la page», rayonnant dans le clair soleil! Il m'aborde, la main tendue.

— Tu ne devineras jamais ce que l'on fabrique maintenant?

— Non! Voyons! Des machines à lacer les souliers ou à coller les timbres-postes?

— Tu n'y es pas... des chapeaux en paille d'aluminium!

Je levais les yeux, mon ami Polycarpe portait une curieuse coiffure, aux reflets azurés, quelque chose entre le casque de pompier et le feutre de cow-boy, c'était le chapeau en paille d'aluminium, dernier mot de la technique moderne. J'imagine que ça se fabrique en série, à la chaîne, comme les automobiles Ford ou qu'ils sont emboutis par le même procédé que les clous de tapissier et les briquets Thorens. Voilà, pensais-je, un nouveau débouché pour l'industrie suisse: on fabriquera la camisole d'aluminium, la chaussette d'aluminium pour l'été et le mouchoir d'aluminium pour l'hiver... et la fourrure d'aluminium «habillée... et pas chère».

— Et puis, écoute, mon vieu! Quand ton chapeau sera défraîchi, démodé, tu le laveras

soigneusement à l'essence minérale, tu lui couperas les ailes, lui fixera un manche (en utilisant, par exemple, les déchets tombés de tes ciseaux meurtriers!)... et te voilà avec une marmite de fort belle venue, d'une contenance de deux à trois litres! Diable! ce n'est pas à dédaigner, par ces temps de crise!

Et Polycarpe m'a dit:

— Tu as raison, ce chapeau est plein d'avenir!

Anelin.

Diplomatie. — Dites-moi, franchement, Monsieur, quel âge me donnez-vous?...

— Oh! mon Dieu, Madame... vous ne le paraissez pas...



ON PILLIEZI

L'E galé de vère dâi coo que l'ant dâo pllièzi à fère ouïe, que l'ant adî onna bouna raison et la mena soresainta quand faut lâo demandâ on serviço. Çosse vaut gros. Faut pas cliâio potiphar que sant adî à gnoussi, à potèyi, que que sâi qu'on lâo diesse, que sant quemet dâi mouï d'épene âo bin de z'ireçon, faut lè laissi iô sant et pu l'è bon.

L'è su qu'on pâo pas adî ître de bouna et que, dâi coup que lâi a, on è dobedzi de dere: «Na et ma!» Mâ faut lo dere quemet Cougnelena lo fasâi sein remaufâie et sein reproûdzo.

Clli Cougnelena ètâi on crâno coo, serviâbilio et tot, principalement que, dein lo velâdzo, l'ètâi tot solet de son metî. L'ètâi menusié et po lè rebibe ein avâi min à li. Et assebin po la raisse.

L'ètâi suti quemet tot po fère lè bière — lè vâ, se vo voliâi. Lè fabrequâve po tota la perrotte et lâi avâi pas onn' âma bin liein à la rionda que l'ausse voliu mourî à tsavon sein ître su que Cougnelena lâi fasse sa bière. Paraît qu'on lâi ètâi tant bin dedein que nion n'avâi jamé recliâmâ. Cein sè vâi pas ti lè dzo, allâ pî!

Cougnelena l'ètâi dan amâ de ti, lè vi et lè moo, et l'amâve tot lo mondo assebin. Hormi Pecugnon! Ah! po Pecugnon, fallâi pas lâi ein dèvesâ! L'ètâi la guierra. Sè vâliaient mau por cein que, de lâo dzouvenno teîmps, l'âvant frequeintâ la mîma femalla. L'è Cougnelena que l'avâi mariyâie, malheureusameint por li. L'avâi adî regrettà de pas l'avâi laicha à Pecugnon. L'è po cein que lâi vaillâi mau. L'ètâi à la tota!

N'è-te pas arrevâ que Pecugnon l'è venu à sobrà à de bon et que son vesin, lo bossî, l'arrevê vè Cougnelena po lâi coumandâ la bière.

— Fère lo vâ à Pecugnon, que repond Cougnelena. Mè! Jamé de ma viveinta vya!

— Quecha! desâi lo bossî. Fa lâi clli serviço.

— Rein dâo tot, et pu l'è bon.

— Quecha! Se tè pllié.

— Nâ, l'è nâ, et pu l'è tot... Accuta, bossî, por li l'è na... Mâ, por tè, tè lo farî avoué lo pe grand pllièzi, et mè metto aprî tot tsaud... Po clli giueu, jamé!

Marc à Louis.

QUAND ON EST PARIEUR... BRIMADE

DIABLE, fit le colonel Barzet en relisant la lettre qu'il venait de recevoir du colonel Arnaut. Diable, mais ça sera tout à fait drôle!

«Mon cher ami,

Je t'adresse une recrue étonnante, déconcertante, le major Paulin, charmant garçon, qui augmentera agréablement ton escorte. Permetts-moi, cependant, de te mettre en garde. Paulin a une marotte, il parie comme un enragé. Comment s'y prend-il, je ne sais. Mais je t'avertis qu'il gagne, qu'il gagne continuellement, le veinard. C'est assommant pour les autres, tu sais. Préviens-les. Pas la peine de tenter sa chance avec Paulin; il est né coiffé, le gaillard. Il gagne imperturbablement; même quand son cas paraît désespéré. Méfie-toi, mon vieu, méfiez-vous.

Je te tend cordialement la main.

Arnaut.»

— Ça s'annonce bien; ce sera vraiment drôle, redit Barzet, une leur amusée au fond de ses yeux gris. Allons voir le phénomène.

Et, sortant de sa chambre, il alla rejoindre le groupe des officiers qui dicutaient, bavardaient, riaient.

— Bonjour, messieurs. Tiens, vous êtes déjà arrivés, vous, fit-il à Paulin qui s'avançait, correct, soigné, sympathique. Eh bien, messieurs, je saisi tout de suite l'occasion pour vous présenter le major Paulin comme un homme dangereux, détestable et à fuir, acheva-t-il en riant et en donnant une tape sur l'épaule de Paulin. Il paraît que nous avons l'habitude de parier à tout propos et hors de propos, ce qui est son droit si ça l'amuse, ce petit, mais ce qu'il est moins, c'est une chance extraordinaire qu'il a de gagner constamment. On ne lui connaît pas une défaillance. Aussi, messieurs, méfiez-vous, méfiez-vous horriblement et ne pariez que quand vous aurez envie de perdre, là, Pauline, vous voici classé. Il ne sera pas dit que vous ferez des victimes ici.

— Permettez, mon colonel, intervint Paulin. Je vous assure bien, que vous me faites une réputation des plus tendancieuses. J'ai, je l'avoue, la manie de parier et, jusqu'à maintenant, c'est vrai, la fortune m'a souri. Mais tout a son revers. J'ai l'air, quelquefois, de parier sur un sujet bizarre, mais en réalité, je suis tout bonnement un homme qui sait observer, qui fait son profit de ses petites réflexions. On croit que je me lance à la légère et je suis plein de malice. Ainsi, tenez, mon colonel, parions que ces messieurs qui vous connaissent depuis longtemps, donc bien mieux que moi, n'ont cependant jamais remarqué le très léger fléchissement de votre jambe gauche que je viens de voir tandis que vous marchiez?

— Fléchissement de la jambe gauche, fléchissement de la jambe gauche! Ah! ça mon ami, vous rêvez, votre vue est faible. Ma jambe gauche est aussi solide que les deux vôtres. Il n'y a rien à remarquer.

— Cependant, mon colonel, je suis sûr de ce que j'avance. Je comprends bien que vous mettiez quelque coquetterie à le porter allègrement, mais vous aurez reçu quelque coup de pied de